



Les premières femmes polonaises docteurs en médecine : études, vie et travail à l'étranger

The First Polish Women—Doctors of Medicine, Their Studies, Lives and Works Abroad

MAGDALENA HERUDAY-KIEŁCZEWSKA

Université Adam Mickiewicz de Poznań

magdalena.heruday-kielczewska@amu.edu.pl

ORCID : 0000-0002-3938-721X

ABSTRACT: Women were given the opportunity to study at universities only at the end of the 19th century. They had to break many stereotypes and show courage to gain an education and a profession. When going to university, Polish women often chose medicine, but this meant moving to France or Switzerland. Sometimes they came back to Poland (occupied by Russians), like Anna Tomaszewicz-Dobrska and they had to fight for the opportunity to work and for recognition among other doctors. In other cases, they decided to move to another country, like Teodora Krajewska, who was a doctor for muslim women. Sometimes they stayed in the country where they studied and they had their own medical practice, like Bronisława Skłodowska-Dłuska. In every case, the time of their studies learn them to how to have strength and self-confidence, so important to work as a doctor in future.

KEYWORDS: studies, medicine, Anna Tomaszewicz-Dobrska, Teodora Krajewska, Bronisława Skłodowska-Dłuska.

Les femmes attendirent longtemps avant de pouvoir étudier à l'université. À l'époque des partages de la Pologne – au XIX^e siècle et au début de XX^e, elles durent partir vers l'Ouest - en France, en Suisse, en Angleterre, en Suède, au Danemark, en Belgique et en Norvège¹. La médecine était la discipline la plus populaire parmi les étudiantes, même si elles pouvaient étudier la psychologie et la pédagogie². Pour beaucoup d'hommes, il était

¹ M. Duda, *Emancypanci i emancypantki, mężczyźni wspierający emancypację Polek w drugiej połowie XIX i na początku XX wieku*, Wydawnictwo Naukowe Uniwersytetu Szczecińskiego, Szczecin 2017, p. 142.

² *Ibidem*, p. 134.



impensable qu'une femme puisse exercer la profession de médecin. Ce choix surprit même les hommes qui acceptaient l'idée d'admettre les femmes dans l'enseignement supérieur³. Afin d'obtenir le diplôme et l'emploi souhaités dans leur profession, les femmes durent surmonter de nombreuses adversités - principalement le manque d'argent, les préjugés des autres, l'absence des proches et le sentiment d'aliénation⁴.

Il existe de nombreuses publications – livres, articles, à propos des premières femmes qui firent des études et des recherches scientifiques, mais jusqu'à présent, aucune étude sur les femmes médecins polonaises ayant obtenu un doctorat en médecine avant 1918 n'est complète. Ci-dessous une liste de femmes qui pourraient être identifiées sur la base des sources et de la littérature disponibles⁵.

1. Anna Tomaszewicz-Dobrska, Zurich, 1877
2. Teresa Ciszewiczowa, Berne, 1878
3. Maria Elcyn (Jelcyn), 1887
4. Helena Filkenstein, Paris 1889
5. Anna Chaja Erlich, Paris, 1890
6. Janina Justyna Salberg, Berne, 1891
7. Teodora Krajewska, Genève, 1892
8. Jadwiga Olszewska, Paris, 1894
9. Bronisława Skłodowska-Dłuska, Paris, 1894
10. Anna Lipnowska-Krygier, Genève, 1896
11. Józefa Joteyko, Paris, 1896
12. Gabryela Majewska, Paris, 1897
13. Maria Wiktora Skiba-Zaborowska, Zurich, 1898
14. Balbina Weisberg (Westberg)-Biszofswerder, Genève, 1898
15. Justyna Budzińska-Tylicka, Paris, 1899
16. Maria Goldman, Paris, 1899
17. Jadwiga Michalska-Picado, Genève, 1899
18. Antonina Magdalena Zielińska, Berne, 1899
19. Adela Janina Moczulska, Berne, 1900

³ « Kobiety nasze w lekarskim zawodzie », *Nowiny Lekarskie*, n°3, 1895, pp. 137-138.

⁴ A. Urbanik-Kopeć, « Spod skrzydeł matki do Szwajcarii. Studentki medycyny w podróży po wiedzę », *Wiek XIX. Rocznik Towarzystw a Literackiego im. Adama Mickiewicza XIII*, 2020, p. 98.

⁵ AAN, Ministerstwo Opieki Społecznej, 74, Lettre de Justyna Budzińska-Tylicka, 5 III 1929, k. 41. Certaines biographies sont mentionnées dans les publications suivantes : K. Droga, *Nigdy się nie bałam : jak polskie lekarki pisały historię medycyny*, Mova, Białystok 2021 ; J. Mackiewicz, « Pierwsze kobiety z dyplomem lekarza na terenie zaborów rosyjskiego i austriackiego », *Medycyna Nowożytna* n°6/2, 1999, pp. 79-98 ; I. Janicka, « Medycynierki, medyczki, lekarki – dyskryminacja naukowa i zawodowa kobiet-lekarek w wybranych państwach europejskich oraz USA w XIX wieku », *Studia Historica Gedanensia IV*, 2013, pp. 61-91.

20. Melania Lipińska, Paris, 1900
21. Julia Mierzyńska-Chądzyska, Paris, 1901
22. Anna Makaroff, Paris, 1902
23. Jadwiga Szulc-Śmarowska, Zurich, 1904
24. Michałowska-Łapińska, Lausanne, 1905
25. Wanda Chmielewska, Genève, 1905
26. Helena Karaś, Berlin, 1907
27. Zofia Wojno, Zurich, 1911

On peut ajouter la première Polonaise qui a préparé le diplôme en médecine, mais elle n'est pas allée jusqu'au doctorat : Maria Elżbieta Zakrzewska, qui a reçu son diplôme en 1857 à Cleveland. On peut aussi citer Antonina Leśniowska, qui a établi à Petersburg la première école de pharmacie pour les femmes. Malheureusement, sur beaucoup d'autres femmes, on ne sait parfois rien de plus que le lieu et l'année d'obtention de leur doctorat.

Dans cet article, je voudrais présenter les trois des premières femmes médecins. J'ai choisi Anna Tomaszewicz Dobrska, Teodora Krajewska, Bronisława Skłodowska-Dłuska, qui ont eu des biographies différentes, sauf sur deux aspects : elles ont obtenu leur diplôme de docteur à l'étranger et elles s'occupaient de la santé (?) des femmes⁶. Cet article se concentre sur les réalités de leur vie à l'étranger - études, travail professionnel et vie privée.

Études

Les études de médecine furent ouvertes aux femmes pour la première fois au milieu du XIXe siècle aux États-Unis. En Europe, l'Académie médico-chirurgicale de Saint-Petersbourg admit des femmes à partir de 1860, mais celle-ci fut bientôt retirée (académie fut fermée)⁷. Des cours de médecine pour filles furent également ouverts en 1872, pour être fermés dix ans plus tard⁸. En 1864, l'Université de Zurich autorisa la première femme à étudier la médecine. À Paris, les étudiantes en médecine étaient majoritairement les étrangères. Les Polonaises ne craignaient pas les difficultés dans un pays étranger, probablement parce qu'elles éprouvaient presque quotidiennement

⁶ Dr Baschkopf, « Doświadczenia z praktyki kobiety-lekarza w Bośni », *Nowiny Lekarskiej*, n°1, 1905, p. 58.

⁷ J. Mackiewicz, « Pierwsze kobiety z dyplomem lekarza na terenie zaborów rosyjskiego i austriackiego », *Medycyna Nowożytna* n° 6/2, 1999, p. 79.

⁸ N. Henry, *Uczone siostry. Rodzinna historia Marii i Broni Skłodowskich*, Wydawnictwo Dolnośląskie, Wrocław 2016, p. 22.

des difficultés en participant à des cours illégaux en Pologne partagée⁹. La médecine était si populaire sans doute parce que la profession médicale était associée à prestige social et donnait le sentiment d'accomplir une mission¹⁰. En revanche, c'était un métier typiquement masculin, qui demandait de la force physique et mental¹¹.

La décision d'aller étudier dans un pays étranger était très difficile. Tout d'abord, il fallait bien se préparer et combler ses lacunes dans les connaissances, comme en latin ou en chimie, nécessaires pour être admis aux études. De plus, les filles voyageaient souvent seules, ayant peu d'argent sur elles. Les bourses n'étaient pas attribuées pour les femmes, la pauvreté était donc leur réalité. Pendant leurs études, elles décidaient de gagner de l'argent supplémentaire en donnant des cours. De plus la faim, le froid et la malnutrition causaient des maladies¹² et certaines filles ne terminèrent pas leurs études du tout. L'atmosphère à l'université n'était pas non plus favorable, car les camarades se moquaient souvent de leurs collègues. Les professeurs de médecine et les journalistes européens pensaient très souvent que les femmes, par leur nature-même, n'étaient pas capables de devenir médecins¹³. Selon eux, elles étaient trop délicates et émotionnellement faibles, alors comment pouvaient-elles opérer sans s'évanouir à la vue du sang ou bien porter des malades¹⁴ ? En guise d'avertissement, des journalistes écrivaient des articles de presse qui montraient les étudiantes maladroites, incompetentes et démoralisées¹⁵. Après de telles lectures, les parents s'opposaient souvent aux études de leurs filles à l'étranger. Cependant, si une fille voulait étudier, rien ne pouvait l'arrêter. L'histoire connaît aussi des cas de grands soutiens que de futures femmes médecins ont reçu de leurs propres familles.

Anna Tomaszewicz-Dobrska¹⁶ est née en 1854 à Mława, dans la maison de la famille Tomaszewicz, d'une mère, Jadwiga, et d'un père, Władysław, officier de la gendarmerie tsariste. Ses parents étaient favorables à l'éducation de

⁹ *Ibidem*, p. 27.

¹⁰ A. Urbanik-Kopeć, « Spod skrzydeł », p. 99.

¹¹ *Ibidem*, p. 100.

¹² *Ibidem*, pp. 105-106.

¹³ L. Rydygier, « O dopuszczeniu kobiet do studiów lekarskich », *Przegląd Lekarski*, VII, 1895, pp. 99-100.

¹⁴ N. Henry, *op. cit.*, p. 26.

¹⁵ A. Urbanik-Kopeć, « Spod skrzydeł », pp. 100, 102.

¹⁶ Pour en savoir plus sur la vie d'Anna Tomaszewicz-Dobrska, voir : A. Urbanik-Kopeć, « Nonsens i lekarz-bastard, Anna Tomaszewicz-Dobrska », *Analecta : Studies and Materials for the History of Science XXIX*, cahier 1, 2020, pp. 153-197 ; Z. Filar, *Anna Tomaszewicz-Dobrska. Karta z dziejów polskich lekarek*, Polskie Towarzystwo Historii Medycyny, Warszawa 1959.

leurs enfants. Le rêve d'Anna était d'étudier la médecine. Elle choisit Zurich, même si ses parents n'étaient pas ravis. Tout d'abord, Anna dut étudier avec des tuteurs pendant deux ans pour rattraper la biologie, le latin, le grec et le français. En 1871, elle partit finalement pour Zurich avec sa mère et elle resta chez ses amis, la famille Ottkier. Malheureusement, le comte Władysław Plater, représentant de la communauté polonaise en Suisse, n'accordait pas de bourses pour les femmes. Pendant ses études, Anna devint l'assistante du professeur Ludimar Hermann, puis d'Eduard Hitzig, avec qui elle travailla dans un hôpital psychiatrique, où elle étudia le cerveau humain. À cause de son travail, elle contracta le typhus et ne survécut que grâce aux soins de ses professeurs. En 1877, elle obtint un diplôme de médecine après la soutenance d'une thèse sur la physiologie du labyrinthe auditif. En Suisse, elle reçut des opinions très positives des professeurs et ses travaux furent considérés comme révolutionnaires.

Teodora Krajewska¹⁷ est née en 1854, elle a étudié au lycée pour filles de Varsovie et après avoir passé l'examen d'enseignant, elle a enseigné l'arithmétique au collège. Quand elle avait 27 ans, son mari – Antoni Krajewski – est décédé. Deux ans plus tard, elle partit étudier à Genève. Dans ses souvenirs, elle décrit l'horreur de son père lorsqu'elle partit en voyage toute seule¹⁸. Ce qui est significatif, c'est qu'elle décida de partir en étant une femme plus âgée que la plupart des étudiants. C'est Aleksander Świętochowski, un ami de son mari, qui lui conseilla ce voyage. D'ailleurs, elle connaissait déjà Anna Tomaszewicz et Teresa Ciszkievicz à Varsovie (elle soutint son doctorat un an après Dobrska) donc peut-être que Krajewska fut inspirée par ses collègues. En outre, la possibilité d'aller étudier était probablement pour elle un moyen d'échapper à la langue russe et à la nécessité de se subordonner constamment aux Russes¹⁹.

Elle étudia d'abord la physiologie et devint la première femme assistante d'un maître de conférences en travaillant comme l'assistante de professeur Max Schiff. En 1892, elle obtint son doctorat. Son travail fut considéré comme l'une des meilleures thèses, elle obtint donc le premier prix. Mais sa situation professionnelle était difficile. Elle savait que la Russie ne reconnaîtrait pas son diplôme, de plus elle avait un conflit avec le professeur Schiff, donc elle démissionna de son poste à l'université²⁰.

¹⁷ Sur Teodora Krajewska : T. Krajewska, *Pamiętnik*, éd. B. Czajeczka, Krajowa Agencja Wydawnicza, Kraków, 1989.

¹⁸ *Ibidem*, p. 55.

¹⁹ *Ibidem*.

²⁰ *Ibidem*, p. 57.

Bronisława Skłodowska²¹ est née en 1865. Elle avait trois sœurs – Zofia, Helena et Maria (future Maria Skłodowska-Curie), et un frère – Józef. Les parents – Bronisława et Władysław, élevaient leurs enfants dans une atmosphère patriotique et aidaient à l'éducation. Bronisława dirigeait à cette époque la meilleure pension pour filles à Varsovie. À l'âge de quinze ans, Zofia mourut. Deux ans après, leur mère mourut aussi à cause d'une pneumonie qui toucha toute la famille²².

Après la chute de l'insurrection de Novembre en 1831, le tsar Alexandre II ordonna la liquidation des institutions polonaises et les repressions commencèrent. Les Polonais essayèrent de lutter contre l'occupant en prenant soin du développement intellectuel. La seule solution restant pour pouvoir apprendre en polonais, étaient les cours dans des appartements privés. L'Université volante offrait des cours gratuits, mais ses locaux changeaient fréquemment pour éviter d'être détectés par les occupants russes. Les étudiants devaient parfois faire une longue route pour participer aux cours²³ et retourner à la maison, ce qui était parfois dangereux.

Après avoir obtenu le diplôme d'études secondaires au lycée de filles, Bronisława Skłodowska, comme ses autres sœurs et son frère, voulut faire les études universitaires. Ce n'était possible ni à Varsovie, ni à Cracovie, alors elle conclut un accord avec sa sœur Maria qui accepta un emploi d'institutrice et lui envoyait la moitié de son salaire, pour que Bronisława puisse aller à Paris et faire ses études en médecine, comme son frère Józef²⁴.

Bronisława rattrapa son niveau en chimie en suivant des cours supplémentaires à l'Université volante et elle connaissait le latin et le grec grâce à son père. À la Sorbonne, son certificat de baccalauréat suffit. Elle était accompagnée lors du voyage par son amie de l'Université volante, Maria Rakowska. Bronisława connut aussi la pauvreté et le froid, mais pour elle, le voyage était l'occasion de souffler un peu, car pendant ses années à Varsovie elle était devenue la tutrice de ses frères et sœurs, remplaçant sa mère. En 1890, elle se maria avec Kazimierz Dłuski. Elle préparait le doctorat et en même temps devint mère d'une petite Hélène. En 1891 elle accueillit Maria chez soi, qui commençait ses études à la Sorbonne. Bronisława fit sa thèse sur le sujet de l'allaitement maternel. A cette époque, c'était un sujet très

²¹ Pour instant, il n'existe qu'une seule biographie de Bronisława Skłodowska-Dłuska : E. Wajs-Baryła, *Bronisława Dłuska. Doktor wszech nauk lekarskich*, Warszawa 2018.

²² T. Pospieszny, *Maria Skłodowska-Curie. Zakochana w nauce*, Wydawnictwo Sophia, Warszawa, 2020, pp. 43-44.

²³ *Ibidem*, p. 51.

²⁴ Józef a été admis (?) aux études à l'université à Varsovie.

populaire car les femmes qui travaillaient nourrissaient leurs bébés au moyen de biberons et de tubes sales, ce qui provoquait des infections.

Carrière scientifique et professionnelle

Certaines femmes décidèrent de retourner dans leur ville natale après avoir obtenu leur doctorat. Cependant, leurs diplômes n'étaient pas reconnus à Varsovie. Il fallait beaucoup d'efforts, de détermination et de chance pour pouvoir exercer son métier. Certaines femmes médecins décidèrent de rester là où elles avaient terminé leurs études, les autres sont allées encore plus loin. Quel que soit leur parcours, cela exigeait toujours un changement de mentalité dans la société dans laquelle elles vivaient.

Anna Tomaszewicz-Dobrska obtint une proposition d'un stage au Japon, mais elle souhaitait retourner à Varsovie. Là-bas, elle ne fut pas admise à la Société médicale et son diplôme ne fut pas reconnu. Le docteur Konrad Dobrski et l'écrivain Bolesław Prus, qui publia des articles sur elle dans *Kurier Warszawski*, prirent sa défense. A cette époque l'atmosphère à Varsovie était très défavorable à Anna. Certains journalistes la critiquèrent directement. Elle alla donc à Saint-Pétersbourg car les diplômes féminins y étaient reconnus, mais pas les diplômes suisses. Heureusement pour elle, le tsar hébergeait le sultan (de quel pays ?), qui avait besoin d'un médecin pour son harem pour six mois, et c'est ainsi qu'Anna obtint le poste. Elle avait alors déjà un diplôme notifié à Saint-Pétersbourg. Elle retourna à la capitale, mais la société de Varsovie était contre les femmes médecins. A l'époque, personne ne faisait l'attention à l'hygiène pendant l'accouchement et quand la fièvre puerpérale éclatait, les médecins ne savaient pas quoi faire. C'était le moment où Anna trouva enfin un emploi. Elle dirigeait un petit l'hôpital obstétrique pour les femmes pauvres jusqu'au 1911, quand l'hôpital de Sainte Sophie a été ouvert. Elle a commencé à introduire des habitudes d'hygiène. Au fil du temps, elle est devenue une autorité pour les autres médecins et a gagné leur reconnaissance.

À l'époque où Teodora Krajewska soutenait son doctorat, la loi en Bosnie-Herzégovine était en train de changer. L'administrateur provincial s'est rendu compte que les femmes n'avaient pas le même accès aux soins médicaux que les hommes. De plus, selon le Coran, le médecin-homme ne pouvait venir examiner une femme uniquement dans la situation où sa vie était en danger²⁵. Alors, un cabinet d'une femme médecin s'occupant des femmes musulmanes de Bosnie fut créé. Au début, une Tchèque y était

²⁵ Dr Baschkopf, « Doświadczenia z praktyki kobiety-lekarza w Bośni », *Nowiny Lekarskiej*, n°1, 1905, p. 58.

employée, mais elle démissionna de son poste au bout d'un an. C'était donc Krajewska qui présenta sa candidature. Elle sentait que ce poste lui donnerait l'opportunité de remplir une certaine mission²⁶. Elle travailla d'abord à Tuzla. Certaines femmes ne lui faisaient pas confiance. Le travail était également très dur car Krajewska devait se rendre dans des endroits uniquement accessibles à pied. Mais au fil du temps, elle gagna la confiance et devint même une amie des habitantes de Bosnie²⁷. Là, elle fut confrontée au grand isolement des femmes qui restaient toute la journée à la maison, au manque d'hygiène et au manque de confiance envers la médecine. Des nombreuses femmes malades ne voulaient pas d'aide parce qu'elles pensaient que c'était le Dieu qui donnait la guérison²⁸. Après quelques années, elle fut appelée à Sarajevo. Elle y travailla pendant vingt ans jusqu'à son retour en Pologne en 1928. Elle est aujourd'hui considérée comme la femme-médecin qui changea la situation sanitaire des femmes de Bosnie.

Après avoir soutenu son doctorat Bronisława Dłuska – autrement dit *Madame Dłuski*²⁹, commença à travailler comme spécialiste des maladies des femmes et des accouchements. Elle ouvrit son cabinet de gynécologie au 39 bis, rue de Châteaudun, dans le quartier de Notre-Dame-de-Lorette à Paris. Ses patientes étaient probablement des femmes diverses – jeunes ou plus âgées, épouses, mères, femmes seules, travaillant comme vendeuses dans les grands magasins, mais aussi des prostituées³⁰. En 1898, la famille Dłuscy s'installa en Galicie pour y fonder un sanatorium. Parmi les actionnaires se trouva Ignacy Paderewski, qu'ils connaissaient de Paris. Le sanatorium fut ouvert en 1902 et il prit toute l'énergie de Bronisława, qui en gérait toutes les affaires administratives³¹. En 1913 grâce à elle, le Musée des Tatry (Muzeum Tatrzańskie) fut fondé à Zakopane.

La vie privée

Anna Tomaszewicz, alors qu'elle était encore étudiante, était active au sein de la communauté suisse-polonaise. A Varsovie elle se maria avec Konrad Dobrski, déjà mentionné. Elle n'avait plus de liens avec la Suisse, car elle se consacrait uniquement à son travail. Elle devint mère – elle avait un fils Ignacy,

²⁶ T. Krajewska, *op. cit.*, p. 57.

²⁷ T. J. Lis, « Wybrane przykłady lekarzy pracujących w Bośni i Hercegowinie na przełomie XIX i XX w. », *Archiwum Historii i Filozofii Medycyny* 75, 2012, p. 18.

²⁸ A. Urbanik-Kopeć, « Spod skrzydeł matki do Szwajcarii », p. 110.

²⁹ E. Wajs-Baryła, *op. cit.*, p. 19.

³⁰ N. Henry, *op. cit.*, pp. 66-68.

³¹ E. Wajs-Baryła, *op. cit.*, p. 25.

qui fit des études à Munich. Sa vie avec Konrad Dobrski fut très heureuse au début, mais au fil du temps chacun suivit sa propre voie. Elle aimait son fils mais la maternité était dure pour elle. Elle pensait qu'un enfant devait être élevé par toute la société, et non par une seule mère, fatiguée³². Elle décéda en 1915.

Teodora Krajewska était active au sein de la communauté polonaise, elle enseignait dans une école de filles, mais elle se sentait sous-estimée et seule³³. Sa vie privée se limitait aux relations avec ses patients et avec les autres Polonais. Elle n'eut pas d'enfants et ne se remaria pas. Les circonstances firent que le travail fut toute sa vie. En 1928 elle retourna à Varsovie, où elle décéda en 1935.

La vie professionnelle de Bronisława se mêlait avec sa vie privée. Tout se déroula d'abord en France, à Paris. Depuis que Maria était arrivée à Paris en 1891, elles habitaient ensemble près des abattoirs de la Vilette. Son appartement était toujours rempli de Polonais. Enfin Maria décida de trouver la chambre pour elle, où elle pouvait se concentrer à ses études. En 1895, elle se maria avec Pierre Curie et huit ans plus tard ils reçurent le Prix Nobel. Même si finalement Bronisława quitta la France, elle était en contact permanent avec sa sœur et sa famille (Piotr Curie et leurs filles Ewa et Irena). Les sœurs étaient unies autour de l'idée de la construction de l'Institut de radium à Varsovie dans les années 1920. Engagée dans les actions variées, Bronisława semblait être heureuse, mais elle vécut deux tragédies personnelles. En 1903, à Zakopane, à l'âge de 5 ans, son fils Jerzy mourut d'une méningite tuberculeuse. Sa fille Helena se suicida en 1921 par suite d'une dépression. Bronisława vivait et travaillait avec Kazimierz, mais il s'entrait dans des relations amoureuses avec des autres femmes³⁴. Elle accompagna Maria dans le deuil après la mort de son mari³⁵. Elle l'a également soutenue lorsque Maria fut attaquée par la presse française pour sa liaison avec Paul Langevin³⁶. Ce qui fut constant dans sa vie fut la relation avec son frère et ses sœurs, surtout Maria, même si Bronisława resta toujours dans son ombre.

Conclusion

Les premières femmes-médecins brisèrent de nombreux stéréotypes. Elles ont montré qu'une femme peut voyager, étudier et s'occuper de soi-même.

³² A. Urbanik-Kopeć, « Nonsens i lekarz-bastard », p. 173.

³³ T.J. Lis, *op. cit.*, p. 18.

³⁴ N. Henry, *op. cit.*, p. 107.

³⁵ T. Pospieszny, *op. cit.*, p. 174.

³⁶ *Ibidem*, p. 219.

Son travail a amélioré la santé des femmes. Elles voyageaient plusieurs fois dans leurs vies. Il semble que le courage qu'elles devaient avoir pour aller à l'étranger était nécessaire tout le temps, soit pour faire leur métier, soit pour supporter la solitude, soit pour lancer de nouvelles initiatives majeures. Cette période des études, ces premiers pas pour surmonter les obstacles, a peut-être donné à toutes ces femmes de la force et de la confiance en soi, nécessaire dans leur travail dans les années suivantes.

CONFLICT OF INTEREST STATEMENT: The Author declares that there was no conflict of interest in this study.

AUTHOR'S CONTRIBUTION: The Author is solely responsible for the conceptualization and preparation of the article.

Bibliographie :

Manuscripts :

Archiwum Akt Nowych à Varsovie, Ministerstwo Opieki Społecznej, 74, Lettre de Justyna Budzińska-Tylicka.

Œuvres :

Baschkopf Dr, « Doświadczenia z praktyki kobiety-lekarza w Bośni », *Nowiny Lekarskiej*, n°1, 1905, pp. 57-61.

Droga K., *Nigdy się nie bałam : jak polskie lekarki pisały historię medycyny*, Mova, Białystok 2021.

Duda M., *Emancypanci i emancypantki, mężczyźni wspierający emancypację Polek w drugiej połowie XIX i na początku XX wieku*, Wydawnictwo Naukowe Uniwersytetu Szczecińskiego, Szczecin 2017.

Filar Z., *Anna Tomaszewicz-Dobrska. Karta z dziejów polskich lekarek*, Polskie Towarzystwo Historii Medycyny, Warszawa 1959.

Henry N., *Uczone siostry. Rodzinna historia Marii i Broni Skłodowskich*, Wydawnictwo Dolnośląskie, Wrocław 2016.

Janicka I., « *Medycynierki, medyczki, lekarki* – dyskryminacja naukowa i zawodowa kobiet-lekarek w wybranych państwach europejskich oraz USA w XIX wieku », *Studia Historica Gedanensia* IV, 2013, pp. 61-91.

« Kobiety nasze w lekarskim zawodzie », *Nowiny Lekarskie*, n°3, 1895, pp. 137-138.

Krajewska T., *Pamiętnik*, éd. B. Czajeka, Krajowa Agencja Wydawnicza, Kraków 1989.

Lis T.J., « Wybrane przykłady lekarzy pracujących w Bośni i Hercegowinie na przełomie XIX i XX w. », *Archiwum Historii i Filozofii Medycyny*, 75, 2012, pp. 15-22.

- Mackiewicz J., « Pierwsze kobiety z dyplomem lekarza na terenie zaborów rosyjskiego i austriackiego », *Medycyna Nowożytna*, n°6/2, 1999, pp. 79-98.
- Pospieszny T., *Maria Skłodowska-Curie. Zakochana w nauce*, Wydawnictwo Sophia, Warszawa 2020.
- Rydygier L., « O dopuszczeniu kobiet do studiów lekarskich », *Przegląd Lekarski*, VII, 1895, pp. 99-102.
- Urbanik-Kopeć A., « Nonsens i lekarz-bastard, Anna Tomaszewicz-Dobrska », *Analecta : Studies and Materials for the History of Science XXIX*, cahier 1, 2020, pp. 153-197.
- Urbanik-Kopeć A., « Spod skrzydeł matki do Szwajcarii. Studentki medycyny w podróży po wiedzę », *Wiek XIX. Rocznik Towarzystw a Literackiego im. Adama Mickiewicza XIII*, 2020, pp. 97-113.
- Wajs-Baryła E., *Bronisława Dłuska. Doktor wszech nauk lekarskich*, Warszawa 2018.

Author :

MAGDALENA HERUDAY-KIEŁCZEWSKA – maitresse de conférences à la faculté d'Histoire à l'Université Adam Mickiewicz à Poznań. Elle a obtenu un doctorat en cotutelle en 2013 (Poznań – Paris IV La Sorbonne). Elle a participé aux projets de classement des archives privées telles que : l'Association Solidarité France-Pologne, L'Institut Littéraire « Kultura ». Elle a coopéré avec l'Université Rennes 2 dans le projet « Le goût de l'archive à l'ère numérique ». En 2020 elle a obtenu le financement du projet « Powszechna Wystawa Krajowa w 1929 r. w Poznaniu – znaczenie i skutki » dans le concours MINIATURA 4. Elle a publié les livres suivants : *Reakcja Francji na wprowadzenie w Polsce stanu wojennego, grudzień 1981 – styczeń 1982*, Warszawa, IPN, 2012 ; « *Solidarność* » *nad Sekwaną. Działalność Komitetu Koordynacyjnego NSZZ « Solidarność » w Paryżu (1981-1989)*, Europejskie Centrum Solidarności, Gdańsk 2016 ; *Powszechna Wystawa Krajowa w 1929 r. w źródłach historycznych*, IPN, Warszawa – Poznań 2021.

